

2432

E. Bottier.

LES FOUILLES & L'HISTOIRE

DE LA

Babylonie, de l'Assyrie et de l'Elam

CONFÉRENCE FAITE LE 8 MARS 1911

PAR

LE P. SCHEIL, de l'Institut

EXTRAIT DE *l'Asie Française*

AVRIL 1911

PARIS

AU SIÈGE SOCIAL DU COMITÉ DE L'ASIE FRANÇAISE

19-21, RUE CASSETTE, 19-21

1911

Bibliothèque Maison de l'Orient



151046

LES FOUILLES & L'HISTOIRE

DE LA

Babylonie, de l'Assyrie et de l'Elam

CONFÉRENCE FAITE LE 8 MARS 1914

Le mercredi, 8 mars, le P. Scheil, de l'Institut, membre du Comité de l'Asie française, a fait devant nos adhérents une très intéressante conférence sur l'histoire et les fouilles de la Babylonie, de l'Assyrie et de l'Elam. La séance était présidée par M. le marquis de Reverseaux, président de notre section d'Orient, assisté de M. le marquis de Moustier, vice-président du Comité. Au bureau avaient pris place à leurs côtés le prince Roland Bonaparte et le prince d'Arenberg, MM. Bertin, Cordier, Anatole Leroy-Beaulieu, Chavannes, M^{me} Massieu, l'amiral Gervais, le général Lebon, MM. Harmand, d'Ormesson, Outrey, Ludovic de Coutenson, Robert de Caix.

Voici le texte de la conférence du P. Scheil :

Messieurs,

En venant vous entretenir un moment de *Fouilles archéologiques*, je n'ai pas la prétention de vous en apprendre les procédés, comment on les prépare, selon quelle méthode on les exécute, enfin à quel prix est la main-d'œuvre. Ce sont là propos d'ingénieur, et il me souvient d'en avoir lu d'excellents sur toutes ces questions, dans la *Revue des Idées* de 1906, émanés d'un maître-fouilleur, M. de Morgan.

*
* *

Pour moi, je ne veux envisager la question des fouilles que dans ses rapports avec les sources archéologiques de l'histoire, et spécialement de l'histoire babylonienne, assyrienne, élamite.

Le pays par excellence de nos recherches est la Turquie d'Asie. Son sous-sol se montre aussi riche en trésors scientifiques qu'en houilles, métaux et pétroles — ceux-là supérieurs à ceux-ci, comme la pensée l'est à la matière, l'éternel au contingent. Ce n'est pas sans une disposition favorable de la Providence que la garde de ces richesses intellectuelles est commise à des gens qui ont, pour le moment, des préoccupations d'autre sorte et que la tentation d'accaparer le déchiffrement des Archives de l'humanité ne trouble pas encore. La loi turque dit bien que c'est par *exception* et comme par *faveur spéciale* seulement que le ministre de l'Instruction publique pourra autoriser les corps savants et les particuliers étrangers ayant qualités requises à entreprendre des sondages, recherches et fouilles, sur telle partie du territoire qu'ils demanderont, ou qu'il plaira au ministre de leur désigner. En réalité, cette *exception* constitue la règle, et il n'est guère de recherches archéologiques qui, en Turquie, n'aient été le fait des étrangers. S'il en était autrement, j'indiquerais dans cet ordre d'idées une entreprise digne d'un grand Etat, que le gouvernement ottoman aurait un intérêt même matériel à réaliser : ce serait, en même temps que la carte géologique et minière, de relever la carte des monuments et ruines de l'empire, une sorte de cadastre de tous les sites antiques, édifices, monticules, réseau d'anciens canaux, qui émergent du sol ou le sillonnent, sur l'immense étendue de la Turquie d'Asie. Le service des antiquités créerait, à cette fin, une équipe mobile, composée d'ingénieurs et de savants, avec mission de noter toutes les ruines apparentes, d'en repérer la position, d'en rechercher au moyen de sondages rapides le vieux nom sur quelque brique ou tablette, de tracer, en un mot, les grandes lignes d'une sorte de géographie antique, théâtre de l'histoire ancienne.

Le premier qui, semble-t-il, eût eu l'idée d'un tel travail, serait H. Rawlinson, officier anglais détaché en mis-

sion de 1840 à 1850 à Kirmanchah et Bagdad, — Rawlinson qui, après avoir étudié en caravane, déchiffré à cheval, écrit entre deux étapes, devait fonder un jour, au débotté sous la tente, l'assyriologie, par son *Mémoire sur le texte babylonien de Béhistoun* (1851). Bien vit-il que des fouilles limitées à un lieu pourraient n'avoir que des résultats bornés dans le temps comme dans l'espace, qu'il était préférable de dépêcher ses lieutenants et auxiliaires en camp volant, sur le plus grand nombre de points possibles de la Basse-Chaldée. Par des fouilles sommaires, il voulait ainsi recueillir à la hâte les éléments essentiels de la géographie, et mettre sur pied les premiers cadres de l'histoire.

C'est là la *Fouille des fouilles* que le gouvernement ottoman devrait entreprendre, si l'archéologie lui tient à cœur. On pourrait ensuite protéger les ruines contre les déprédations des Arabes, organiser à coup sûr des explorations réglées, méthodiques, exhaustives, et attendre patiemment les matériaux complémentaires de chaque chapitre de l'histoire.

Cette grande œuvre, je le crains, ne sera de sitôt chose faite. Un nom antique, resté dans la tradition populaire locale, une belle enceinte, les grandes dimensions d'un monticule, le hasard d'une trouvaille d'art ou d'épigraphie, la commodité du voisinage d'une ville moderne, voilà, sans plus, ce qui guidera longtemps encore les explorateurs dans le choix d'un champ de fouilles.

C'est ce qui advint, déjà et surtout, aux premiers de tous, aux hommes de 1840-1850, lorsque les études sur les textes cunéiformes de Perse eurent montré l'identité d'une des trois écritures avec l'assyro-babylonienne, l'identité d'un des trois langages avec l'assyro-babylonien et la possibilité de les déchiffrer.

A défaut d'un avantage plénier, global, harmonieux, les fouilles particulières, réalisées çà et là, selon le caprice, je dirais, au gré des circonstances, ont donné sans doute d'importants, d'admirables résultats, mais aussi une répartition fort inégale de documentation ; tel siècle, telle province sont bien connus, nous ignorons tout de tels autres ; d'un côté, assez de lumière, de l'autre, trop de ténèbres. Quoi qu'il en soit, nous allons passer en revue le travail accompli, depuis soixante-dix ans, en subordonnant cependant la chronologie particulière des fouilles à la chrono-

lagie de l'histoire générale (1). Je dérogerai seulement une fois, et c'est maintenant, à cette ordonnance, pour m'acquitter d'un hommage.

L'homme qui donna le premier coup de pioche fatidique, qui dit à la cendre et à la poussière : *Expergiscere*, réveillez-vous, fut un de nos compatriotes, Botta, vice-consul de France à Mossoul. Le lieu s'appelait Ninive; la date : décembre 1842. Il faut croire que c'est là un honneur, un très grand honneur pour notre pays, puisque des étrangers s'attachent à vouloir le diminuer en soulignant volontiers que Botta serait d'origine italienne et que, c'est à l'instigation et avec les encouragements d'un Wurtembergeois naturalisé français, Jules Mohl, qu'il put entreprendre des fouilles en Assyrie... Laissons dire, et quand nous pénétrons au Louvre dans la salle asiatique, saluons avec respect, à main gauche en entrant, un modeste cadre peint à l'huile; c'est Botta, l'évocatour de Ninive, le premier de tous nos fouilleurs — et souhaitons à sa mémoire, un jour, à cette même place, un monument plus digne de lui.

I

La cellule de la société, c'est la famille, au berceau du monde oriental comme ailleurs. Elle se développa en cités, tribus, petites principautés qui songeaient plutôt à se conserver qu'à s'accroître. Le besoin de se défendre contre un ennemi commun leur donna de la cohésion. La plus puissante exerça bientôt une sorte de protectorat, puis un droit de suzeraineté sur les autres, du fait de services rendus, ou seulement de l'ambition des chefs. Des monarchies féodales prirent tôt naissance, soit au Nord, soit au Sud. L'adjonction de commissaires royaux ou la substitution de courtisans aux princes de vieille souche firent qu'on alla en droite ligne à la monarchie pure et simple, réalisée par Hammurabi vers l'an 2000 avant Jésus-Christ, dans la Babylonie supérieure et inférieure. Les fouilles de Telloh nous ont familiarisés avec cette époque lointaine. Des renseignements fournis par les Arabes Mountefidj, le

(1) Nous ne tiendrons compte que des fouilles *principales* de Babylonie, Assyrie et Elam.

hasard de la chasse, menèrent en 1877 M. de Sarzec vice-consul de France à Bassorah, près d'un champ de ruines appelé anciennement Lagach (aujourd'hui Telloh), sur les bords du Chatt-el-Haï inférieur. Il vit aussitôt qu'il n'était que de toucher le sol pour en tirer vases, statues, dieux, tablettes, toute la dépouille mobilière d'une ville morte. Les briques s'offraient d'elles-mêmes à la curiosité du voyageur. Des fouilles furent dès lors projetées, et de 1877 à 1902 les onze campagnes de M. de Sarzec dont les résultats sont publiés par M. Heuzey restèrent l'éternel honneur de l'un comme de l'autre. Sans grand déploiement de moyens techniques, avec des ressources financières relativement faibles, ils ont enrichi nos musées et la science française de collections inestimables d'art et d'épigraphie.

Les petits princes indépendants de Telloh vers 3.500 ans avant Jésus-Christ s'appelaient : Our Nina, Akourgal, Eannatoum I, Entemena, Eannatoum II, Enliltarzi, Louganda et Ouroukagina. Sous leur houlette, dans une plaine fertile, limitée par l'Euphrate, le Tigre et le Chatt-el-Haï, prospérait une population de pasteurs et d'agriculteurs. Les souverains de Lagach bâtirent donc force canaux ; pour garder en paix leurs richesses, il fallait refréner la rapacité des voisins, ils furent aussi vaillants guerriers. La famille reposait sur le principe d'une monogamie tempérée par un concubinage légal, et la femme y jouit de liberté et d'honneur. Gens de tout métier, de l'un et l'autre sexe, étaient salariés d'après des tarifs. Les contrats ont un formulaire établi et se concluaient devant témoins. Les auxiliaires de l'homme étaient l'âne, le bœuf. Les terres étaient divisées en propriétés particulières et en domaines princiers. Jardins, potagers et vergers produisaient l'ognon, le concombre, le palmier, le figuier, le grenadier. On se nourrissait d'orge, blé, poissons, légumes, bœufs, moutons, chevreaux et volailles. On buvait bière et liqueurs ; on se vêtait de laine, lin et chanvre ; on construisait en briques. On adorait les dieux, on vénérât les héros. Des corps de prêtres suffisaient au service des temples, aux sacrifices, aux rites funéraires et magiques. Nous avons le tarif de ces cérémonies et le programme des fêtes. La religion fut l'inspiratrice des beaux-arts, dans la sculpture, gravure, orfèvrerie, bijouterie et céramique.

C'est là le tableau des premiers âges qui ont toute la

grâce de l'aurore dans le jour long et souvent sombre de l'humanité; le tableau d'un peuple heureux qu'il faudrait répéter pour toutes les principautés voisines, Our, Eridou, Larsa, Ourouk, Sourouppak, Oumma, et, plus loin, Kich, Koutha, Sippar, Suse, Assur, etc. Parfois pourtant, parce que autrement ne se peut, des ombres venaient l'obscurcir, c'était la guerre avec les voisins, l'immixtion d'un tiers plus puissant, ou encore la tyrannie seigneuriale; car Ouroukagina se vante d'avoir rétabli les décrets d'autrefois, rendu inutile la police et substitué la liberté à la servitude.

* * *

La suzeraineté des rois du Nord (ceux d'Agadé) fut établie vers 2850, avec Sargon l'ancien et Naram Sin, son fils. Peu après une nouvelle ère d'indépendance est inaugurée, et Goudéa patési de Telloh rend à la principauté son lustre premier. Puis c'est la suzeraineté d'Our jusque vers 2500, avec les rois Our Engour, Doungi, Bour Sin, Gimil Sin, Ibi Sin.

Les principaux événements des règnes de tous ces suzerains nous ont été révélés par les tablettes juridiques que, éponymiquement ils servaient à dater. Ce n'est pas d'ailleurs d'une ville de province que la lumière totale se lèvera sur cette époque, mais bien de la résidence même de ces rois suzerains. Or les sites de Kich et Agadé sont à peine soupçonnés, et Our n'a été que très sommairement exploré.

Entre temps, le plus vieux chapitre de l'histoire a pu être esquissé, grâce presque exclusivement aux fouilles françaises de Telloh.

* * *

La période intermédiaire qui nous sépare de l'époque portant le nom de Hammourabi (2500 à 2000) est particulièrement troublée: déplacement du centre de gravité sur Isin, avec une dynastie de seize rois en deux cent vingt-cinq ans, schismes politiques, guerres intestines, invasion élamite suivie d'un établissement provisoire, invasion probable d'occidentaux, de peuples araméens, ce sont là autant de faits que nous devinons, ou dont nous relevons l'indice, dans de rares et laconiques formules. En fait, les documents nous font défaut, et il n'y aura remède à cette

pénurie que si l'on procède à des fouilles à Larsa (aujourd'hui Senkereh) et à Isin dont le site reste inconnu.

*
* *

L'époque de ce chaos (peu avant 2000) est le moment solennel où les grands empires d'Orient, les monarchies proprement dites, se fondent et s'élaborent. La poussière plus ou moins homogène de principautés qui s'étendaient, depuis le golfe Persique jusqu'au Habour et au Balih, depuis la chaîne bordière du plateau d'Iran jusqu'à l'Arabie supérieure, commencèrent à se condenser autour de trois centres ou noyaux, trois villes appelées aux plus hautes destinées, Babylone, Assur, Suse, et ainsi se constituèrent les trois empires fameux de Babylonie, d'Assyrie et d'Elam.

II

La première dynastie de Babylone (2200-1700) culmine, si je puis dire, dans la personne de Hammourabi. Il n'est que le sixième roi de cette lignée étrangère, araméenne ou arabe. Aïeux, prédécesseurs, son père en particulier, Sinmoualiti, établirent par les armes les premières bases de la société nouvelle. Celle-ci comprenait des éléments déchus : Sumériens, Accadiens, Elamites, des éléments nouveaux : Arabes et Araméens (1), Babel de toutes les idées, Babel de tous les idiomes. Attendre de la force seule qu'elle coordonnât stablement sous un sceptre tant d'éléments divers était vain. Une administration juste, sage, équitable parut être à Hammourabi le meilleur moyen de composer les esprits et de les attacher à sa fortune, et l'année qui suivit celle de son avènement s'appela dans les Fastes du temps : *Année où le roi Hammourabi mit l'ordre dans le pays* : formule qui caractérise d'ailleurs le règne tout entier, un règne de cinquante ans. Bientôt, pour développer et cimenter l'unité dans la paix sociale, il dicta le fameux *Monument des Lois* que nous appelons le Code de Hammourabi. A Dieu ne plaise que la

(1) Les *Araméens* et les *Chaldéens* sont des tribus sémitiques longtemps nomades qui s'implantèrent en Babylonie, à une époque incertaine mais assez reculée, non par voie de conquête, mais par immigration pacifique.

postérité paraisse estimer peu le conquérant, le bâtisseur, mais elle connaîtra en lui surtout un roi de justice, un conquérant pacifique dans le domaine sans frontière des esprits; elle lui adaptera sans profanation ce que saint Léon, dans un grand langage, dit de Rome devenue chrétienne : *Quamvis enim multis aucta victoriis, jus imperii tui terra marique protuleris, minus tamen est quod tibi bellicus labor subdidit, quam quod pax christiana subjecit.*

La fouille de Turquie qui nous a le mieux fait connaître cette figure vraiment royale, et l'état général de la contrée à cette époque, ce n'est pas Babylone, la capitale, mais une ville voisine : Sippara (aujourd'hui Abou Habba), à deux jours de caravane au Nord-Ouest.

Rassam, un Oriental autrefois au service de Layard, y ouvrit des tranchées en 1880, pour le compte de l'Angleterre. J'y fouillai moi-même, en 1893-94 pour le compte de la Turquie : une saison de quatre mois, soixante ouvriers journellement, 3.000 francs de main-d'œuvre. J'éprouvai là, dans le désert pour la première fois, cette émotion grave et profonde que donne la visite d'une ruine, même latente, à ceux qui en connaissent ou soupçonnent le secret grandiose et tragique. Quelle chevauchée et quel campement, quelle insomnie et quel rêve éveillé! Ce sol recouvre des débris dont la splendeur abattue n'a fait que changer de beauté et dont le moindre reflète tout entier le génie simple et universel de l'homme! Ce sol recouvre des archives cinquante fois séculaires et néanmoins intelligibles à notre esprit! Et le silence planant sur ces nobles espaces, laisse entendre partout la grande voix de l'Histoire. Il nous a paru qu'à aucune époque, cette ville de Sippara ne fut aussi florissante qu'aux jours de Hammourabi, si ce n'est à celle du nouvel empire babylonien, tant est grand le nombre de tablettes juridiques, religieuses, scolaires d'alors, que nous y avons exhumées. J'y eusse demandé des nouvelles de la fameuse *stèle du Code*, car c'est à Sippara, dans le Temple du Soleil, le dieu des justes lois, qu'elle avait été érigée. Mais sa place était vide. Un roi élamite, Choutrouk Nahhounte (vers 1200 avant J.-C.), l'avait transportée comme un glorieux trophée à Suse, d'où elle nous suivit à Paris, en 1902 après J.-C. A défaut de ce chef-d'œuvre de la pensée du grand législateur, du moins avons-nous découvert nombre de contrats de tout genre contemporains, qui sont comme l'application du Code, sa

monnaie et son illustration. Avec des résultats analogues, l'exploitation du site se continue clandestinement par les Arabes, et il n'est pas d'année où le produit n'en apparaisse sur le marché, en Europe et en Amérique. Il reste là une fouille de choix à tous égards, non pas à parachever, mais à recommencer, car personne ne peut se flatter d'en avoir eu la fleur, puisque le massif du temple est demeuré presque intact.

L'époque de Hammourabi est un sommet, un apogée. Après quelques successeurs dignes de lui, comme son fils Samsou ilouna, s'ouvre une série de rois médiocres, puis une dynastie des plus obscures.

*
* *

Lorsqu'un peuple va s'épuisant et semble renoncer à vivre, il trouve tôt, sans chercher, du secours, du secours étranger, et y laisse en tout ou en partie sa nationalité, sa personnalité. Au flot sémitique qui avait couvert la Babylonie avant l'an 2000, succéda le flot kassite (1) vers l'an 1660. Les Kassites, totalement étrangers au monde sémitique, formaient une peuplade dont l'habitat doit être fixé au Nord, dans la région des sources de l'Adhem et de la Diyala, dans les montagnes, sur les versants du Zagros. Rien ne nous apprend qu'ils eussent eu à se faire la main pour la nouvelle conquête. Sans choc violent, sans grand coup férir, ils inaugurent en Babylonie un régime, et une dynastie qui durent un demi-millénaire. La tournure lamentable du nom des rois Kachtiliach, Karaindach, Bournabourriach, Kourigalzou, Chagaraktibourriach, les empêcheront peut-être à jamais de devenir populaires auprès des modernes, mais les Sémites de l'an 1500 s'en accommodèrent fort bien. Cette dynastie exotique n'imposa ni sa langue barbare ni sa religion, maintint aux indigènes tous leurs droits, les conquérants fusionnèrent avec les vaincus, et c'est merveille que les nombreuses tablettes de l'époque nous livrent si extrêmement peu de noms kassites dans l'onomastique générale. Leurs relations d'ailleurs furent mondiales, nous en tenons les preuves, lettres écrites aux pharaons d'Égypte Aménophié III et IV,

(1) Les Kassites, avec les Anzanites, paraissent appartenir à un même groupe ethnique et linguistique, sans attache avec les peuples ariens et sémitiques.

échange d'amitiés avec les rois des Hétéens et des Mitanniens (1) : Artatama, Soutarna, etc. (1400), hostilités ou alliances avec les voisins assyriens et élamites. C'était en même temps des maîtres agriculteurs, et les principaux documents, ceux que nous appelons *Koudourrou* ou bornes limites ayant trait à la grande propriété foncière et au défrichement du désert, en vue d'apanages à créer, sont de l'époque kassite.

Les fouilles des Américains à Nipur (aujourd'hui Niffer) peu au Sud-Est de Babylone, nous ont rendu le service d'éclairer cette époque, sinon absolument au point de vue politique et militaire, du moins totalement, au point de vue religieux et économique. En 1881, Layard avait effleuré ce sol; en 1889, Peters, Haynes, Hilprecht, procédèrent à de grands travaux d'exploration. La discorde se mit dès l'origine entre les promoteurs de l'œuvre : Peters se retire, Haynes dirige jusqu'en 1898 quatre campagnes et y laisse la paix, la santé, la vie; enfin Hilprecht, l'épigraphe de l'entreprise, se voit littéralement éconduit d'Amérique. Aujourd'hui, les Arabes mettent à sac le site abandonné... Et pourtant ces fouilles si fâcheusement interrompues se rangent dès maintenant parmi les plus remarquables par la qualité et la variété des découvertes. Il semble, en effet, que sous les Kassites toute la vie religieuse et nationale se fût concentrée là. Le dieu Mardouk mis en honneur par Hammourabi, à Babylone, se trouve comme supplanté par le dieu de Niffer; toute une littérature lyrique nous témoigne donc du renouveau de culte envers Ellil. Puis, ce sont des tablettes scolaires, exercices de lecture et modèles d'écriture, comptabilité sacrée et profane, état des bergeries royales et sacerdotales, pièces historiques, mathématiques, médicales, qui compensent l'absence de statues ou de stèles monumentales, dans le bilan des trouvailles.

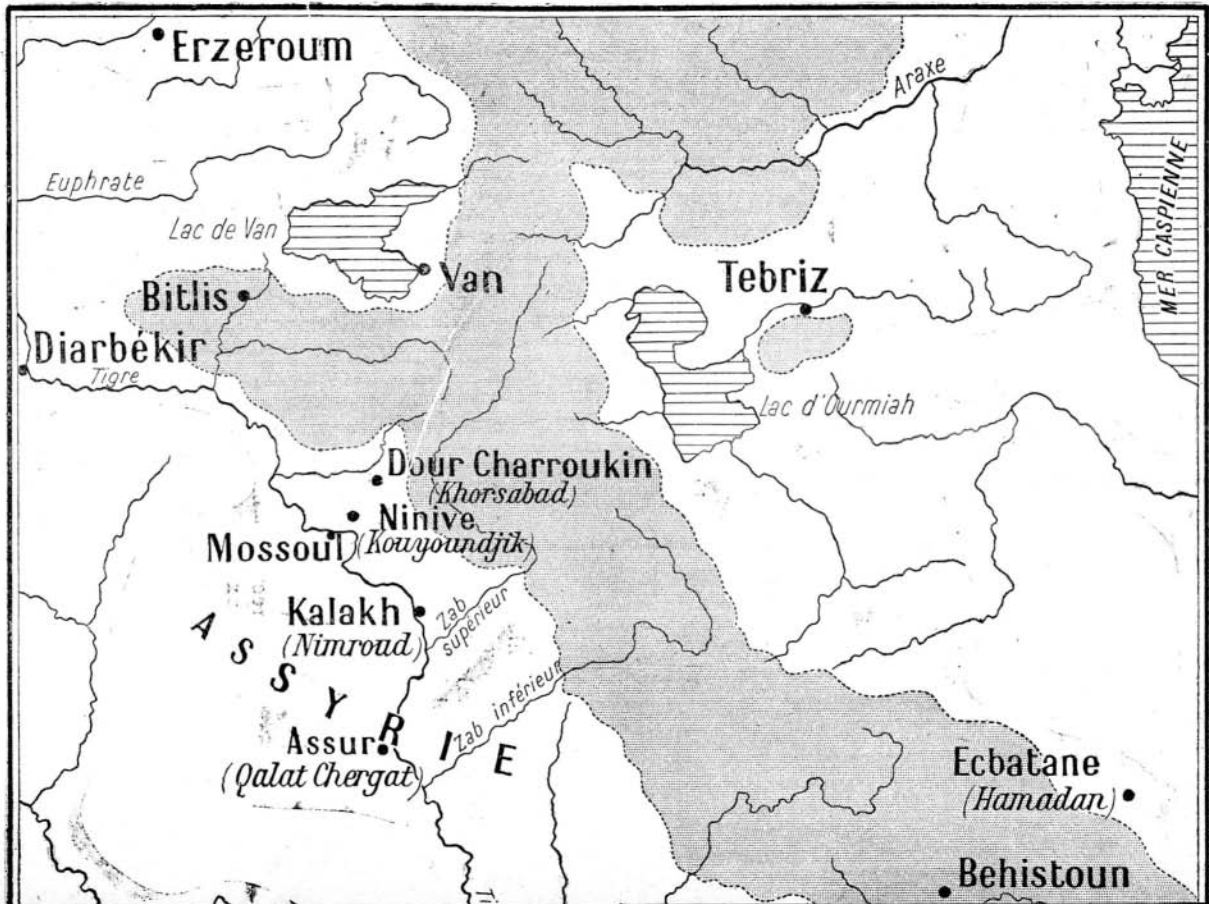
Encore un coup, il est pénible de dire que dans l'histoire des fouilles babyloniennes, aucune n'aura donné le spectacle d'une telle bonne fortune, contrariée, traversée par des incidents plus passionnés, par des rivalités plus funestes à la science, que les Kassites eux-mêmes, j'en suis certain, auraient désavoués.

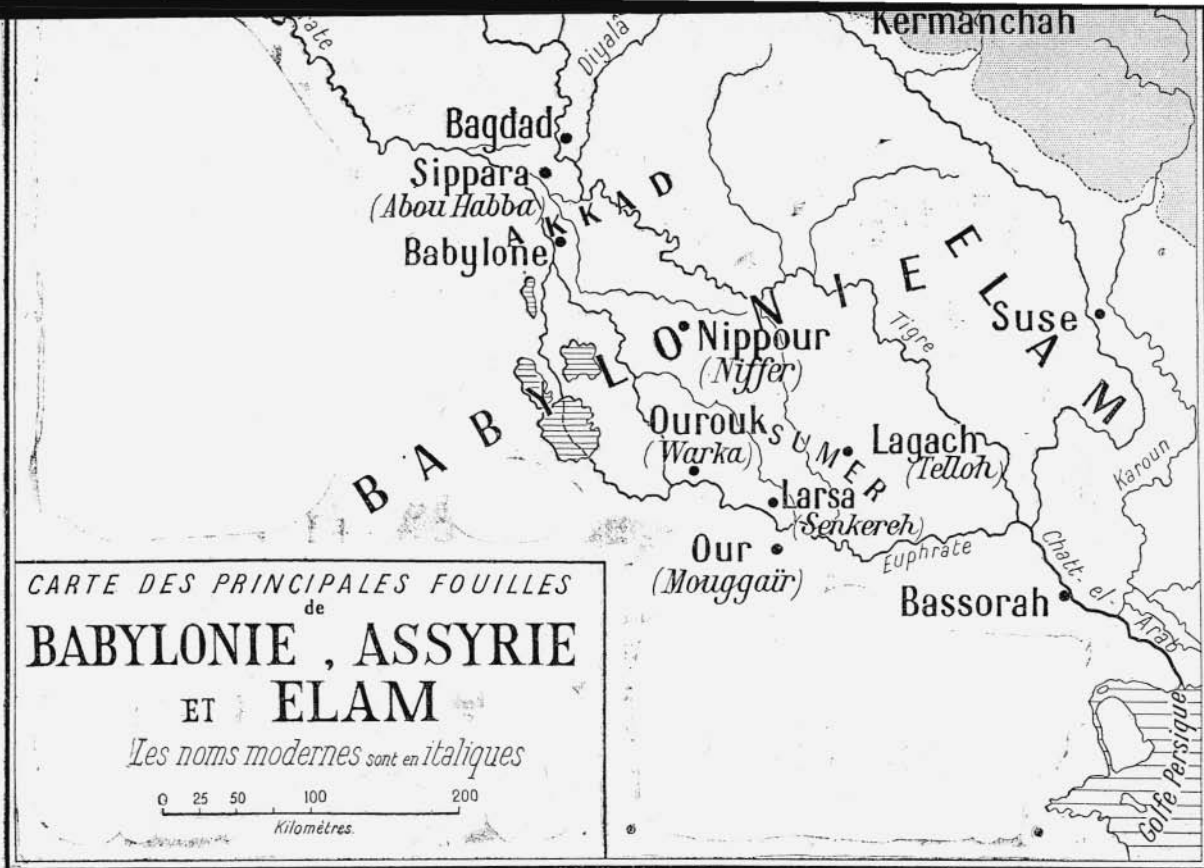
(1) Les fouilles allemandes de Boghaz-Keui en Cappadoce, semblent prouver par raison linguistique que chez ces peuples, une des couches était de caractère indo-européen ou arien.



Dès l'époque kassite, vers 1490 Assurouballit, vers 1250 Toukoulti Ninip, rois d'Assyrie, avaient poussé jusque Babylone. Durant les cinq ou six dynasties éphémères qui suivirent, les chocs entre l'empire babylonien et l'empire assyrien se multiplièrent. Nos renseignements sur toute cette période sont des plus restreints. Harcelée au Sud par les Chaldéens-Araméens, au Nord par les Assyriens, en dépit des revers, restée indépendante — la Babylonie ne cessa d'avoir figure de nation qu'avec les Sargonides. Vers 721, elle devint province assyrienne, jusque peu avant la ruine de Ninive par les Mèdes, en 607. Son histoire dès lors se confond avec celle de son vainqueur, et c'est moins de ses ruines que de celles de l'État voisin que nous tirons les documents constitutifs de son histoire. Dès 600, Nabopolassar profita de l'affaiblissement de la puissance assyrienne, puis du désarroi causé dans le Nord par l'invasion des Mèdes et la ruine de Ninive, pour *fonder la patrie*, comme il dit lui-même, pour restaurer le vieil empire de Hammourabi, Kourigalzou, cet empire qu'une dernière fois son fils Nabuchodonosor porta si loin et si haut dans la renommée des peuples, — et qui croula à son tour avec Nabonide, sous l'invasion perse commandée par Cyrus en 539.

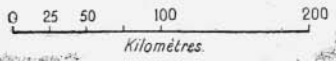
Le dernier chapitre de l'histoire de la Babylonie semble donc devoir être écrit comme à la surface des ruines de la capitale. Ce grand nom imposa de tout temps, à l'égal de celui de Ninive. La France, qui dès 1842 avait dressé ses chantiers devant cette dernière, fut aussi la première à frayer la voie à Babylone. Dès 1851, Fulgence Fresnel, Jules Oppert, Félix Thomas y ouvrirent des tranchées. Durant trois à quatre ans, on travailla dans cette immense arène, couverte d'un semis de monticules, on découvrit des vestiges de canaux, fossés, temples, palais, murs, portes, on recueillit maints objets, des inscriptions se rapportant aux trois grands règnes du nouvel empire, ceux de Nabopolassar, Nabuchodonosor, Nabonide. Il faut l'avouer sans détour, le résultat laissait fort à désirer, tant au point de vue épigraphique qu'au point de vue archéologique, si l'on tient compte des ressources dont on avait fait usage. L'expédition joua de malheur ; le plan de Babylone qu'elle dessina relève de la fantaisie, les objets





CARTE DES PRINCIPALES FOUILLES
 de
BABYLONIE, ASSYRIE
 ET **ELAM**

Les noms modernes sont en italiques



découverts sombrèrent dans les eaux du Tigre, entre Bagdad et Bassorah : *etiam periére ruinæ*. Un bénéfique occasionnel, réel, réside dans l'ouvrage de J. Oppert, intitulé *l'Expédition de Mésopotamie*, où les principes de l'assyriologie sont exposés et appliqués, pour la première fois, sur une large échelle.

Le temps est venu où il serait intéressant d'écrire la monographie historique de l'entreprise, comme aussi de celles de Kouyoundjik et Khorsabad. Je demande que les chancelleries de nos consulats de Bagdad et de Mossoul s'ouvrent à la curiosité des assyriologues. Le caractère des missionnaires, leurs négociations, les incidents de la campagne, épreuves, tâtonnements, leur inexpérience même, tout serait matière à enseignement pour notre génération, sans porter aucun grave préjudice à la mémoire de personne.

* * *

L'empereur allemand, qui de ses voyages a rapporté comme une insolation de respect pour l'Orient ancien et moderne, ne pouvait se désintéresser de l'assyriologie, et lui qui, dans une lettre célèbre, associa les deux noms de *Hammourabi* et *Guillaume*, devait fatalement, en matière de fouilles, jeter son premier dévolu sur Babylone. Un demi-siècle donc après l'expédition française, M. Koldewey, connu par des explorations antérieures en Basse-Chaldée, à Zerghoul (vers 1885), et en Syrie, prit en mains la direction des travaux (1898). C'était 100.000 francs par an sur la cassette du souverain. On s'outilla à la moderne, et le travail va bon train depuis une douzaine d'années. Je n'ose dire que les résultats obtenus soient en proportion de tant d'efforts. Nous avons enfin un plan authentique de la grande ville; nous connaissons par leur nom et par leur situation les routes, les canaux, les quartiers, les temples et les portes. Des briques émaillées, ornées de griffons et de chimères, nous rendront l'aspect féérique de parois décorées et resplendissant sous la claire lumière d'Orient; mais les trouvailles épigraphiques tiendront dans quelques modestes fascicules. On me dit que la lassitude gagne l'impérial Mécène, et que sans jamais abandonner cette fouille française qu'ils ont annexée, les Allemands songent à surseoir momentanément à cette trop ingrate exploitation.

On se demande volontiers pour quelle cause une ville si opulente par ses richesses, si prestigieuse par son luxe et si célèbre par ses monuments de toutes sortes est si illibérale en souvenirs et en reliques. Il est difficile de formuler catégoriquement la raison ou les raisons de cette raréfaction archéologique. Peut-être faut-il l'expliquer sans trop de paradoxe par le fait que Babylone ne périt pas sous le coup d'une catastrophe foudroyante, comme Suse par Assurbanipal et Ninive par Cyaxare. A en juger, d'un côté, par deux récits contemporains, le conquérant perse occupa Babylone sans effusion de sang, je dirais presque comme un maître attendu et désiré. Il n'y eut rien de changé dans l'empire qu'un nom. La vie publique, les affaires commerciales, nous le constatons par les contrats dûment datés, jour et mois de l'année, les affaires commerciales ne subirent de ce chef aucun ralentissement, aucun arrêt.

La conquête grecque ne fut pas davantage un bouleversement. Babylone mourut de mort lente, son déclin s'étend sur des siècles d'années; Bagdad, sous les califes, l'éclipsa totalement. Ses trésors, ses richesses (et les pierres mêmes ont leur prix dans ce pays d'argile) s'émietèrent, se dispersèrent pièce par pièce. Un jour, son or fut monnayé, prit le chemin de Byzance, gagna l'Occident où peut-être il se trouve, dans les collections numismatiques ou même entre nos mains, métamorphosé en napoléons, sur le point de retourner au pays d'origine, *via* Bagdad, en chemin de fer.

III

Les *Origines* du royaume assyrien sont contemporaines de celles des royaumes de Babylonie et d'Elam. Tous trois se sont développés selon un procédé analogue. Par le caractère national, son génie littéraire artistique, sa conception religieuse, l'Assyrie diffère, accidentellement au moins, de la Babylonie. On sent ici l'empreinte et la collaboration d'un autre grand facteur, je veux dire les Harraniens (1), les Mitanniens, les Hétéens de l'Ouest qui, s'ils

(1) La ville de Harran était célèbre par son temple du dieu Sin (la Lune). Ses habitants appartiennent plutôt au groupe sémitique occidental.

ont reçu de leurs puissants voisins, leur ont en retour aussi beaucoup donné. Quelle a été la part de chacun au berceau d'Assur? nous l'ignorons encore. Assur, Kalah, Ninoua, sont de vieilles villes déjà mentionnées, la première et la troisième tout au moins, dans le prologue du Code de Hammourabi. Elles devinrent les centres préférés de l'activité nationale, militaire et politique. Echelonnées sur le Tigre, elles furent successivement villes capitales, et c'est en remontant le cours du fleuve que vous descendez celui des âges.

* * *

Assur qui porte le nom de son dieu tutélaire, devenu celui de la monarchie tout entière, est située à presque égale distance des embouchures de l'un et l'autre Zab. L'Arabe indifférent ignore ce nom et le remplace par celui de *Qalat-Chergat*, « la forteresse de l'Est ». C'est là que sont déposées les archives de la première époque du royaume d'Assyrie, je pourrais ajouter, jusqu'à un certain point, de toutes les époques. Même après que le centre de gravité se fût porté plus au Nord, à Kalah d'abord, à Ninoua ensuite, Assur resta, avec son dieu dont aucun syncrétisme ne vint altérer la nature, ni déprécier le sanctuaire primordial, Assur resta toujours la capitale religieuse, le Moscou de l'empire. Au retour de leurs grandes expéditions, les souverains kalahites ou ninivites ne manquaient pas d'envoyer sa part de butin au dieu national, jointe à une tablette de beau format qui racontait leurs récents exploits. Assur est donc non seulement le lieu naturel des plus anciens documents, mais conserve aussi le résumé succinct de tous les autres grands événements de l'histoire assyrienne.

Layard y pratiqua quelques travaux heureux en 1850, et y trouva ce fameux prisme de Téglatphalasar II, qui servit à éprouver les principes de notre science, puisque trois savants le déchiffrant séparément, à l'insu l'un de l'autre, aboutirent à une traduction sensiblement identique. Là apparut dans toute sa nudité la manière particulière des annalistes assyriens : des faits, des dates, des noms, le genre historique comme nous l'aimons, et que Babyloniens et Elamites ne semblent avoir compris ni cultivé jamais.

A Qalat-Chergat, Rassam vint aussi (1875 et 1889) ébau-

cher quelques terrassements, sans ampleur ni méthode. J'y campai, un jour, en avril 1903, alors que dans le désert et à Mossoul circulait le bruit de l'arrivée de nouveaux chercheurs.

C'est à Assur, en effet, à Qalat-Chergat, que l'insuccès relatif de leurs travaux sous Babylone contribua à conduire les Allemands. Dès 1904, l'ingénieur André inaugure des fouilles qui durent encore. Les résultats n'y donnent aucun mécompte. Les premiers chapitre de l'histoire assyrienne s'y alimenteront largement. Les princes contemporains de Hammourabi s'appelaient ici, Kate Achir, Salim Ahoum, Houchouma, Erichoum, Ikounoum... Nous tenons une série presque sans lacune de 2.100 à 2.000; il manque peu d'unités de l'époque correspondante aux Kassites de Babylone et dès l'an 1420 nos listes deviennent complètes.

Je me persuade qu'on connaîtra bientôt par le menu les démêlés du jeune empire avec les Mitanniens, vers 1500-1450, démêlés qui aboutirent à une suzeraineté mitannienne (cappadocienne) sous les rois Saousatar, Artatama, Soutarna, Artachoumara, Touchratta qui ne se présentent actuellement à nous que sous le couvert de documents étrangers à l'Assyro-Babylonie.

Les épaves de ces fouilles qui s'échouent sur nos marches donnent la plus haute idée des autres résultats de l'expédition, telle cette tablette de Toukoulti Ninip II publiée récemment et dont le Louvre doit la propriété à M. le baron Degrand, ancien vice-consul de France à Mossoul; tels maints autres textes de nature grammaticale, religieuse ou juridique qui ont passé par nos mains.

En fait de documents historiques, que peut-on rêver de mieux que des rédactions de cette sorte : « Au mois de Nisan, 26^e jour, sous l'éponysnie de Naidilou, je partis d'Assur et campai dans la plaine; de la plaine, je partis et franchis le Tartar; je campai... De sur les bouches du Tartar, je partis et descendis en plein Hamate, lieux difficiles; dans les champs de Margani, je découvris des canaux; des deux côtés, je détruisis des *nids*, nourriture abondante; je campai, et tout un jour et la nuit on puisa de l'eau. J'approchai du Tigre, et je conquis les villages du pays de Outouate, la ville de leurs tombes, sise sur le Tigre, je leur tuai du monde et pillai gros butin. Dans Atsoutsi je campai; d'Atsoutsi je partis. Au troisième jour, je m'avançai à l'aventure sans savoir le chemin, par

les fourrés; j'approchai de Dour-Kourigalzou et campai. De Dour-Kourigalzou, je partis et franchis le canal Patti-Bel et campai. Du Patti-Bel je partis, et dans Sippara-Cha-Chamach je campai »; etc. Voilà un extrait des notes de campagne du roi Toukoulti Ninip (889-884) entre Qalat-Chergat et le Abou-Habba actuels, et elles se poursuivent dans cette manière et avec plus de développement pendant cinquante étapes, la dernière se trouvant peu au Sud de Diarbékir. C'est évidemment là pour la science historique le document idéal. De la même provenance, le prisme de Téglatphalasar (1100) offre, je l'ai dit, une rédaction semblable. Quelle moisson n'est-il donc pas permis d'attendre du dépouillement des nouveaux textes! Car une galerie de statues royales a été découverte, dit-on, chaque souverain ayant face à lui son grand-vizir, et tous ces personnages étant bardés d'écriture. C'est enfin le rideau levé et la scène assyrienne avec ses acteurs d'il y a 4.000 ans qui s'anime et s'agite sous nos yeux. J'ai le regret de dire que les Allemands nous dispensent parcimonieusement tous ces faits nouveaux. Avec notre nature impulsive, intuitive, nous avons accoutumé d'agir différemment. Dans ces sciences en marche qui se renouvellent si vite au gré des trouvailles, comment ne pas faire grandement état du service rendu par celui qui livre sans tarder les monuments qu'il a découverts? C'est à lui, en vérité, qu'on peut appliquer le proverbe : *Bis dat qui cito dat*. Il n'est adage qui tienne devant le flegme germanique; mais je devine d'autres raisons à cette manière d'agir. Le règlement sur les antiquités, de l'Empire ottoman (édit. 1907), n'accorde à l'auteur des fouilles aucun droit réel sur aucun objet : « Le fouilleur, dit-il, aura le droit de publication et pourra prendre des photographies, des estampages, des dessins et des moulages. » Si on abstrait du point de vue scientifique, ce n'est évidemment là qu'un simulacre de compensation, à des musées par exemple, qui, au prix de sacrifices considérables de toutes sortes, auraient défrayé les recherches. C'est pourquoi on compte, en général, sur un geste généreux du sultan, octroyant aux Etats ou aux institutions intéressés le don total ou partiel des objets découverts. Prôner préalablement leur haute valeur scientifique ou artistique, en les publiant, serait dès lors tout au moins superflu, sinon imprudent.

Mais laissons l'Allemand négocier avec le Turc, et suivons à la trace nos vieux rois d'Assyrie remontant le Tigre en 1250, à la recherche d'une autre capitale, et examinons chemin faisant ce qui les attirait plus au Nord, et ce qui les éloignait de la ville d'Assur. Raison administrative, raison militaire, avantage d'une position centrale, nécessité de se rapprocher de frontières menacées ou dangereuses, n'y aurait-il pas de tout cela dans le motif de ce déplacement?... J'observe une cause plus profonde. Le roi d'Assyrie se targuait sans doute de l'être, *de droit divin, par la grâce de Dieu*, ne fût-ce que pour décourager les usurpateurs, mais il était aussi et surtout un chef militaire, et l'État assyrien, un État militaire, qui s'appuyait sur l'armée plus que sur le corps sacerdotal, contrairement aux habitudes babyloniennes, théocratiques de tendance. Pour échapper à la tutelle du collège des pontifes d'Assur, nos rois s'en vinrent donc à Kalah, puis à Ninive dès le xv^e siècle. Du x^e au viii^e, ils revinrent à Kalah et retournèrent définitivement à Ninive, de 720 à la fin de l'empire (607). La ville d'Assur ne revit plus guère la fumée du camp royal ni le temple, son souverain en prières, autrement qu'en effigie.

*
* *

Kalah (aujourd'hui Nimroud) est située sur la rive gauche du Tigre, près l'embouchure du Zab supérieur, fondée par un vieux roi du nom de Salmanasar vers 1250. Abandonnée une première fois pour Ninive, elle recouvra une ère de splendeur extraordinaire (884 à 727) sous Assurnatsirabal, Salmanasar II, Adadnirari, Téglathphalasar III, dont les deuxième et quatrième rois ont eu affaire aux Juifs, et dont le troisième avait épousé une certaine Sémiramis. Constructions d'enceintes, de palais, temples, revêtements de portes en bronze, avec au repoussé scènes de batailles et de sièges de villes, percement d'aqueduc et de tunnel... les arts de la paix et ceux qui ressortissent à la guerre y fleurirent à l'envi.

C'est l'avant-dernier chapitre de l'histoire assyrienne qui est enfoui là. Layard y creusa en 1843-1846, le même avec Rassam en 1849-1851, et Rassam seul en 1877. Nous leur devons les grands textes d'annales des rois mentionnés tout à l'heure. Aux environs, Rassam découvrit les

plaques de bronze dites des *Portes de Balawat*, qui figurent les campagnes de Salmanasar II. C'est assez pour rendre ces fouilles mémorables, mais il s'en faut que l'ère en soit close. Sera-ce l'Allemagne retour de Qalat-Chergat, ou l'Angleterre jalouse de consommer le travail commencé, qui exploreront en dernier lieu ce champ historique des grands morts? L'attribution de cette tâche ne saurait longtemps tarder.

*
* *

Enfin nous voici devant Ninive (auj. Kouyoundjik) qui a éclipsé Babylone même dans le souvenir des peuples, grâce aux grands et cruels capitaines qui s'appellent Sargon, Sennachérib, Asaraddon et Assurbanipal. Je doute que dans l'histoire d'aucun peuple on trouve d'affilée quatre Titans de cette taille. Ninive, c'est donc la ruine, mère et maîtresse de toutes, et par son importance dans le monde ancien, et par la richesse des trésors qu'elle nous a gardés. C'est non seulement sa propre histoire qui nous est révélée ici, mais encore celle des nations voisines. Babylone peut rester muette, Ninive parle pour elle; son dernier grand roi, ami des lettres comme de la guerre, a pris copie de toutes les épopées, de tous les chants de son antique rivale; nous trouvons cette vaincue assise au foyer du vainqueur avec le charme de son génie et les séductions de ses muses... Il y a plus encore. Ninive qui nous a livré les archives détaillées de sa propre histoire, par surcroît, beaucoup de celles des autres peuples, nous a encore donné le moyen de mieux les interpréter. Ces listes de signes affectés du nom dont ils avaient été dotés dans les écoles, ces syllabaires où la valeur complexe est expliquée par des valeurs simples, ces vocabulaires où les idéogrammes sont rendus par le mot phonétique qu'ils figurent, et ces tables où des expressions rares et désuètes sont éclaircies par des termes plus courants, où des mots étrangers sont accompagnés d'une traduction assyrienne, c'est là l'aubaine trouvée à Ninive, et qui a fait faire des pas de géant à l'assyriologie naissante.

Botta était à la vérité bien inspiré en poussant ici dans le désert ce sublime cri de réveil qui, depuis décembre 1842, retentit encore. Il est regrettable pour nous qu'il ait manqué de constance et de fermeté. Comme les trou-

vailles ne venaient pas assez vite à son gré et ne consistaient qu'en fragments de briques, tablettes et sculptures, il céda à l'appât d'une proie plus facile. On lui signalait à une journée de Mossoul un site de moindres dimensions et où des blocs sculptés se montraient à fleur de terre. Il ne pouvait se douter que Khorsabad n'était que le Versailles de Ninive, et que Sargonville ne lui révélerait que les fastes de Sargon; au lieu que Kouyoundjik c'était ni Sargon, ni Sennachérib, ni Asaraddon, ni Assurbanipal seulement, mais l'Assyrie tout entière avec le cortège des nations vaincues, depuis plus de cent ans. Botta fouilla donc à Khorabad en 1843 et 1844, et tout le monde connaît les monuments dont il a tapissé le Louvre. Place y continua en 1852; bien qu'il eut des droits encore incontestés sur Ninive, il céda au même mirage que Botta et, abandonnant trop tôt la capitale, s'en alla en province.

Dependant Layard se mit à l'œuvre, seul en 1845-1846; avec Rassam de 1849 à 1851; Rassam seul sous l'autorité de Rawlinson de 1852 à 1854; Loftus en 1855; et enfin de 1872 à 76 George Smith qui s'en vint mourir épuisé de fièvre à Alep le 19 août 1876. Layard, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, n'oublia pas dans une fin de carrière si brillante, et rare assurément chez les fouilleurs de ruines, Layard n'oublia pas Ninive, il y fit travailler Rassam de 1878 à 1882, quatre campagnes en cinq années.

Il faudrait un discours spécial pour détailler tous les avantages qui s'en suivirent. Mieux est de ne pas l'entreprendre, aussi bien connaissez-vous tous ce que sont les fameux bas-reliefs des galeries du Musée britannique, la fameuse Bibliothèque de la Kouyoundjik Collection — dans leur genre, le trésor le plus précieux du monde, — et pourtant la ruine n'est pas épuisée..., et il reste le fameux fortin de Nebi-Younes. Mais personne n'ira sur les brisées des Anglais. A vrai dire, ce n'est pas seulement sur un firman impérial plus ou moins caduc qu'ils appuient leurs prétentions; il est des titres plus solides: ceux qu'on tient des services rendus à la science universelle. Il est de haute convenance que ceux-là aient l'honneur d'achever qui ont si bien commencé. D'ailleurs une modeste guérite se dresse encore aujourd'hui sur le tell de Kouyoundjik, elle est occupée comme en sentinelle, par un indigène aux gages de l'Angleterre. En 1898, lors

de mon passage à Mossoul, j'y rencontrai dans les vieilles tranchées, chaussant les grandes bottes de Layard, M. King, conservateur au Musée britannique ; il se livrait à quelques grattages insignifiants, uniquement pour affirmer une fois de plus le maintien des droits britanniques, et, Messieurs, vous l'en eussiez félicité, j'en suis sûr, comme je l'ai fait moi-même.

IV

Ils étaient assez nombreux ceux qui, il y a dix ans et plus, malgré la nouveauté relative de l'assyriologie, connaissaient au moins dans les grandes lignes l'histoire de Babylone et d'Assyrie, et par quels moyens la science était parvenue à l'écrire, d'après les sources nationales contemporaines. En revanche, c'était l'ignorance absolue chez tous quand il s'agissait de l'Elam, de cette troisième grande monarchie formée au Nord de la Babylonie, à l'époque de Hammourabi, sur les ruines de principautés partie sémitiques, partie non sémitiques.

Par des documents étrangers, soit assyriens, soit babyloniens de date peu reculée, il apparaissait que l'Elam avait été une nation redoutable tenant tête, et souvent avec avantage, aux Babyloniens et aux Assyriens. Si le niveau moral, intellectuel des Élamites ne le cédait à celui de leurs aptitudes guerrières, on pouvait présumer qu'il y avait là au Sud de la Perse une vraie civilisation à découvrir, et à étudier, dans l'histoire du monde antique ; soit que cette civilisation eût surgi et se fût développée sur le fond même de ce peuple, soit que des influences extérieures diverses eussent contribué à en constituer l'ensemble. Mais quelles langues, quelles races, quelles institutions religieuses et sociales, quelles vicissitudes politiques et militaires collaborèrent, comme autant de facteurs, à son élaboration ?

* * *

Sollicité par l'aspect du grand tertre de Suse, et par ce nom même qui était resté dans la tradition locale, Loftus en 1950 creusa rapidement, au pied levé, quelques tran-

chées, et en emporta des spécimens de briques à inscriptions.

Les fouilles de M. et M^{me} Dieulafoy à Suse, si heureuses qu'elles fussent, ne dégagent pas l'horizon du côté du plus vieux passé. La découverte de magnifiques monuments achéménides suffisait sans doute amplement à récompenser efforts et peines, en même temps qu'à illustrer ces premiers investigateurs de la ruine. Mais l'Elam, l'antique, le vrai Elam, rival fameux de Babylone et Ninive, sommeillait toujours sous terre et n'avait pas encore parlé.

Notre pays, dont le rôle dans l'exhumation et le déchiffrement des monuments égyptiens fut si prépondérant, si exclusivement prépondérant, la France qui avait descellé les archives du vieux monde à Ninive, à Babylone, à Telloh, a aujourd'hui l'honneur toujours grandissant et plus envié de ressusciter toute l'histoire de l'Elam, depuis les origines les plus reculées.

Les Dieulafoy, dit Maspero, nous avaient donc rendu les palais de l'âge achéménide et leurs admirables travaux d'émail ; fouillé par M. de Morgan, ce sont les reliques des civilisations antérieures qu'il arrache du sol, pêle-mêle. Les inscriptions sont conçues, les unes dans l'idiome sémitique de la Babylonie, les autres dans la langue nationale de Suse, cet élamite ou anzamite dont nous commençons à comprendre et à traduire les formules.

Un caractère original du monde élamite est en effet que deux races y sont aux prises dès le quatrième millénaire avant notre ère, des Sémites, parents de ceux qui habitaient aux bords de l'Euphrate ; des Anzanites venus du Nord. Les Anzanites sont les maîtres de Suse ; les souverains ont des noms empruntés à cette langue : Kouk Kirpiach, Houtran Tepti, Choukrouk Nahhounte, Chilhak In Chouchinak. Nous en comptons dès maintenant une soixantaine, et la liste s'en accroît tous les jours. Les textes historiques proprement dits nous font encore défaut. Les Elamites semblent avoir été les hommes les plus religieux de la terre, à qui les événements d'ordre profane n'étaient que prétexte à hymnes et actions de grâces, assez pareils en cela aux Babyloniens et tout à fait différents des Assyriens, dont le génie pratique et positif excellait, nous l'avons dit, à traduire en formules lapidaires leurs faits et gestes dont ils tiraient vanité pour eux-

mêmes, avant d'en rapporter aux dieux le mérite et la gloire. Entre temps, nous extrayons, avec soin et non sans profit notable, de cette littérature plutôt religieuse toutes les notions d'histoire qu'elle renferme par accident.

*
* *

Depuis l'établissement de la monarchie (2000) l'élément anzanite est appelé à prédominer sans réaction sur l'élément sémite. Déjà prennent relief deux grandes époques : l'une, celle de Ountach Gal, vers 1400, l'autre celle de Choutrouk-Nahhounte et successeurs, vers 1200. Ountach-Gal est un grand bâtisseur de temples, nous en avons les briques en quantité considérable, avec formule spéciale pour chaque monument. Il aura succédé à un roi guerrier qui par les armes sut procurer la paix nécessaire au développements des arts. Nous cherchons les annales de ce Houmbannoumena qui fut pour son fils ce que quelques siècles plus tard fut pour Chilhak In Chouchinak, Choutrouk Nahhounte. C'est ce dernier qui vida les temples et les palais de Babylonie, du pays de Kich, d'Agadé, d'Achnounnak et de Sippar, qui forma une collection de monuments étrangers (et même indigènes) de toutes les époques, dans le temple de son dieu national, à Suse. A la faveur de l'accalmie qui suivit ses incursions audacieuses, Chilhak In Chuchinak put se livrer à la passion d'écrire et de bâtir ; comme je l'ai dit, c'est le vrai roi *pariétaire* dont le nom s'étale sur cent monuments qu'il a élevés ou restaurés. Une douzaine de razzias dans les régions babyloniennes araméennes de la Diyala et de l'Adhem lui servirent de passe-temps.

Aucune relation, jusqu'à ce jour, ne nous parle en termes explicites de campagnes contre les Perses ou les Mèdes, au Nord, bien que nous en soupçonnions l'existence.

De l'an 1000 à la date de la ruine de Suse (663), la politique élamite fut des plus actives en Babylonie, et c'est une série ininterrompue d'hostilités, de compromis, d'alliances avec les puissants voisins, d'alliances surtout contre le nouveau venu, contre le Ninitive envahisseur. Sur tous ces événements, les documents assyriens sont pour le moment notre unique source d'information. L'ingérence opiniâtre des Elamites dans les affaires du Sud, où le parti

national babylonien et les peuplades araméennes s'agitaient contre la domination sargonique, finit par exaspérer Assurbanipal. Vers 663, il ruine Suse de fond en comble, et il est peu de tableau plus sombre du sac d'une ville dans l'antiquité, que celui qu'il trace lui-même à cette occasion : « J'ai pris leur grande cité de Suse, le siège de la résidence de leurs grands dieux, le sanctuaire de leurs oracles... Je suis entré dans le palais de leurs rois, et je m'y suis reposé avec orgueil ; j'ai ouvert leurs cachettes, j'y ai pris l'argent, l'or, les trésors, les richesses, tous les biens que le premier roi d'Élam et ses successeurs y avaient réunis ; et sur lesquels aucun étranger n'avait jamais mis la main, je m'en suis emparé comme d'un butin. Je ruinaï le temple, à degrés construit en marbre, et abattis ses sommets de cuivre brillant. J'emportai Chouchinak, leur dieu des oracles, qui demeure dans le mystère, à l'action invisible, et tous leurs dieux... Je renversai les colosses qui gardaient les temples, et les taureaux à l'œil farouche qui se tenaient aux portes... Les tombeaux de leurs rois anciens et récents, qui n'avaient pas craint Assur et Istar, nos seigneurs, et qui avaient combattu les rois mes pères ; je les renversai, détruisis, brûlai dans les flammes, j'emportai les ossements en Assyrie, et laissai leurs mânes sans refuge, privés d'offrandes et de libations.

« La poussière même de Suse, je l'ai convoitée et emportée en Assyrie. Je fis taire dans les champs la voix des hommes, le meuglement des bœufs, le bêlement des moutons, le son de toute musique de fête, et y laissai s'établir onagres et gazelles, en hardes les fauves du désert... »

Ainsi finit, d'après des documents dus aux fouilles de Kouyoundjik l'empire élamite. Après quelques convulsions la partie nord échoit aux Mèdes, le Sud aux Babyloniens. Les Perses, vers 540, engloutirent le tout.

*
* *

Voilà, Messieurs, à grands traits, la suite de ces fouilles d'Orient où notre pays fut le premier à la peine et à l'honneur, sinon au profit, et où présentement, comme par un juste retour, il occupe un rang hors ligne, par cet admirable privilège du monopole archéologique en Perse.

Voilà l'œuvre de ces fouilles qui a ressuscité à la vie historique quelques empires et vingt peuples divers : Su-

mériens, Accadiens, Babyloniens, Assyriens, Elamites, Anzanites, Kassites, Ourarthéens, Hétéens, etc.

Voilà la moralité de ces fouilles d'où découlent, toujours avec opportunité, de si hautes leçons, nous montrant comment seules de fortes maximes et de grandes vertus rendirent puissantes des nations, qui se laissèrent vaincre ensuite au torrent de leur prospérité.

Le président et les membres dirigeants du Comité de l'Asie française apprécient comme il convient le but élevé de ces entreprises, et les favorisent. L'honneur qu'ils m'ont fait aujourd'hui en rend témoignage. Orientaliste moins par le verbe que par la plume et la pioche, puissé-je n'avoir pas dans cette occurrence desservi une cause si belle !